qui parle, c'est le Seigneur qui le fait parler? et qu'il n'aurait pas parlé ainsi, si la chose ne devait pas être précisément ainsi?... Et l'âme de ce malheureux? Moi, j'ai bien prié et je prierai encore pour lui; et de grand cœur j'ai prié, ni plus ni moins que si ç'avait été pour un frère. Mais comment voulez-vous qu'il soit dans l'autre monde, le pauvre, si cette affaire ne s'arrange pas dans celui-ci, si l'on ne répare pas le mal qu'il a fait? Car, si vous vous rendez à la raison, alors tout sera comme devant : ce qui est passé est passé; il a eu sa peine de ce côté-ci...

— Non, Renzo; non. Dieu ne veut pas que nous fassions du mal pour lui donner le moyen de faire miséricorde : de cela, laissez-lui-en le soin à lui-même. Quant à nous, notre devoir est de le prier. Si j'étais morte en cette affreuse nuit, Dieu n'aurait donc pas pu lui pardonner? Et si je ne suis pas morte, si j'ai été délivrée...

— Et votre mère, cette pauvre Agnese qui m'a toujours voulu tant de bien, et qui n'avait qu'un seul désir, celui de nous voir mari et femme, ne vous l'a-t-elle pas dit aussi que c'est une idée biscornue? Elle, qui vous a fait entendre la raison, même en d'autres circonstances? car, sur de certaines choses, elle a des idées plus justes que les vôtres.

— Ma mère! vous voulez que ma mère me donne le conseil de manquer à un vœu! Mais, Renzo! vous êtes hors de votre bon sens.

— Oh! voulez-vous que je vous dise? Vous autres femmes, des choses comme celle-ci, vous ne pouvez pas les savoir. Le père Cristoforo m'a dit de retourner auprès de lui pour lui apprendre si je vous avais trouvée. J'y vais : nous entendrons ce qu'il dira; et ce qu'il dira...

— Oui, oui; allez auprès de ce saint homme : dites-lui que je prie pour lui, et qu'il prie pour moi qui en ai tant, tant besoin! Mais, pour l'amour du ciel, pour votre âme, pour la mienne, ne revenez plus ici pour me faire du mal, pour.. me tenter. Le père Cristoforo, voilà l'homme qui saura vous expliquer les choses, et vous faire rentrer en vous-même; il saura bien, lui, vous faire mettre le cœur en paix.

— Le cœur en paix! Oh! quant à cela, ôtez-vous le bien de la tête. Déjà vous me l'avez fait écrire, cette vilaine parole; et je sais bien, moi, tout ce que j'ai eu à en souffrir;

et maintenant vous avez même le courage de me la dire! Eh bien! et moi, je vous déclare en toutes lettres que, le cœur en paix, je ne l'y mettrai jamais. Vous voulez m'oublier; et moi, je ne veux pas du tout vous oublier. Et je vous proteste, voyez-vous, que, si vous êtes cause que je vienne à me déranger, je ne me rangerai plus. Au diable le métier, au diable la bonne conduite! Vous voulez me condamner à être enragé pour toute la vie; eh bien! je vivrai en enragé..... Et ce pauvre malheureux! Dieu sait si je ne lui ai pas pardonné du fond du cœur; mais vous... Voulez-vous donc m'obliger à penser, durant toute ma vie, que, sans lui?... Lucia! vous avez dit que je vous oublie : que je vous oublie! mais comment voulez-vous que je fasse? A qui donc croyez-vous que j'aie pensé tout ce temps?... Et après tant de choses! après tant de promesses! Que vous ai-je fait depuis que nous nous sommes quittés? Parce que j'ai souffert, c'est ainsi que vous me traitez? parce que j'ai eu des malheurs? parce que le monde m'a persécuté? parce que j'ai passé si longtemps hors de mon pays, triste, loin de vous? parce que, dès le premier moment où je l'ai pu, je suis venu vous chercher? »

Lucia, quand les pleurs lui permirent de parler, s'exclama en joignant de nouveau les mains et en levant au ciel ses yeux noyés de larmes « : O très-Sainte-Vierge, venez à mon secours! Vous savez que, depuis cette affreuse nuit, je n'ai jamais passé un moment comme celui-ci. Vous m'avez secourue alors, secourez-moi encore maintenant!

— Oui, Lucia; vous faites bien d'invoquer la Sainte-Vierge. Mais pourquoi donc voulez-vous croire qu'elle, qui est si bonne, qui est la mère de la miséricorde, puisse se plaire à nous faire souffrir... moi, du moins... pour une parole qui vous est échappée dans un moment où vous ne saviez pas ce que vous disiez? Voulez-vous donc croire qu'elle vous ait secourue alors pour nous laisser ensuite dans l'embarras?... Que si maintenant ce devait n'être là qu'une excuse; si c'est que je vous sois venu en aversion... dites-le moi... parlez ouvertement...

— Par pitié, Renzo, par pitié, pour vos pauvres défunts, finissez, finissez; ne me faites pas mourir... Ce ne serait pas un bon moment. Allez auprès du père Cristoforo, recomman-

dez-moi à ses prières, et ne revenez plus ici, ne revenez plus ici.

— J'y vais ; mais pensez si je ne veux pas revenir ! Je reviendrais quand ce serait au bout du monde; je reviendrais quand même ! » Et il disparut.

Lucia alla s'asseoir ou plutôt se laissa tomber à terre, auprès du lit et, y appuyant la tête, elle continua à pleurer à chaudes larmes. La femme, qui jusqu'alors était restée, les oreilles et les yeux tout grands ouverts, sans souffler mot, demanda ce que c'était que cette apparition, et ce que signifiaient ce débat et ces pleurs. Mais peut-être le lecteur demande-t-il, de son côté, qui était cette femme. Pour le satisfaire, peu de mots pourront, ici aussi, nous suffire.

C'était une assez riche commerçante, âgée d'environ trente ans. Dans l'espace de quelques jours, elle avait vu mourir chez elle son mari et tous ses enfants. Atteinte, à son tour, peu de temps après, par la maladie commune, elle avait été transportée au lazaret et déposée dans cette petite cabane pendant que Lucia, après avoir triomphé, sans s'en apercevoir, de la violence du mal et changé, également sans s'en apercevoir, plusieurs fois de compagne, commençait à prendre le dessus et à recouvrer le sentiment, qu'elle avait perdu dès le premier accès de la maladie, étant encore dans la maison de don Ferrante. La petite cabane ne pouvait contenir que deux hôtes ; et entre ces deux créatures affligées, abandonnées, consternées, isolées au milieu d'une aussi grande multitude, il s'était bientôt établi une intimité, une affection qu'une longue fréquentation aurait à peine pu faire naître. Bientôt Lucia s'était trouvée en état de pouvoir donner des soins à l'autre, qui avait été au plus bas. Maintenant que celle-ci était aussi hors de danger, elles se tenaient compagnie l'une à l'autre, s'encourageaient, se veillaient mutuellement. Elles s'étaient promis de ne sortir qu'ensemble du lazaret, et elles s'étaient même concertées pour ne pas davantage se séparer par la suite. La marchande, qui avait laissé sous la garde d'un de ses frères, commissaire de la Santé, sa maison, son magasin et sa caisse, le tout bien fourni, et allait se trouver seule et tristement maîtresse de beaucoup plus de bien qu'il ne lui en fallait pour vivre à son aise, voulait garder Lucia auprès d'elle comme

une fille ou comme une sœur. Celle-ci avait adhéré à la proposition, je vous laisse à penser avec quelle gratitude envers elle et envers la Providence ! mais seulement pour jusqu'au moment où elle pourrait avoir des nouvelles de sa mère, et connaître, comme elle l'espérait, sa volonté. Du reste, réservée comme elle l'était, elle ne lui avait jamais dit un mot ni de sa promesse de mariage ni de ses autres aventures extraordinaires. Mais maintenant, dans une telle surexcitation, dans une aussi violente émotion, elle éprouvait au moins autant le besoin de s'épancher que l'autre éprouvait le désir de recevoir ses confidences ; et, pressant dans ses deux mains la main droite de sa compagne, elle se mit aussitôt en devoir de satisfaire à sa demande, sans autre retenue que celle que les sanglots imposaient par intervalles à son douloureux récit.

Cependant Renzo courait en toute hâte vers le quartier du père Cristoforo. Avec un peu d'attention, et non sans quelques pas de perdus, il réussit finalement à y parvenir. Il trouva la cabane, mais il n'y trouva pas le bon père. Toutefois, en rôdant et en regardant de côté et d'autre, il l'aperçut dans une baraque, penché, courbé presque jusqu' à terre, en train de donner les dernières consolations à un moribond. Il s'arrêta et attendit en silence. Il le vit peu après fermer les yeux à cet infortuné, se redresser ensuite sur ses genoux, prier un moment et se relever. Il s'avança alors et alla au-devant de lui.

« Oh ! dit le moine en le voyant venir : Eh bien ?

— Elle y est : je l'ai trouvée !

— En quel état ?

— Guérie, ou au moins hors du lit.

— Que Dieu soit loué !

— Mais... dit Renzo quand il fut assez près de lui pour pouvoir lui parler à demi-voix : il y a une autre difficulté.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que... Vous savez déjà combien cette pauvre jeune fille est bonne; mais quelquefois elle est aussi un peu têtue dans ses idées. Après tant de promesses, après tout ce que vous savez, voilà que maintenant elle dit qu'elle ne peut pas m'épouser parce qu'elle dit, que sais-je, moi ? qu'en cette fameuse nuit de la frayeur, elle s'est monté la

tête et elle s'est, comme qui dirait, vouée à la Vierge. De ces choses qui n'ont pas le sens commun, n'est-il pas vrai? De ces choses qui peuvent être bonnes pour qui a le savoir et la compétence pour les faire; mais, pour nous autres, petites gens, qui ne savons pas comment il convient de les faire... n'est-il pas vrai que ce sont des choses sans consistance?

— Est-elle bien loin d'ici?

— Oh! non; à quelques pas plus loin que l'église.

— Attends-moi ici un moment, dit le moine, et puis nous irons ensemble.

— Cela fait que vous lui ferez comprendre...

— Je n'en sais rien, mon cher garçon; il faut que j'entende ce qu'elle sera dans le cas de me dire.

— Je comprends, dit Renzo; » et, les yeux fixés à terre, les bras croisés sur sa poitrine, il demeura dans l'attitude de quelqu'un qui réfléchit, en ruminant son incertitude restée entière. Le moine alla de nouveau en quête de ce père Vittore et le pria de bien vouloir le suppléer encore; il entra dans sa cabane, en sortit avec son cabas sous le bras, revint vers le jeune homme qui était resté à l'attendre, lui dit : Allons; et il marcha devant en se dirigeant vers cette baraque où, quelques heures auparavant, ils étaient entrés ensemble. Cette fois il laissa Renzo dehors; il entra seul et, un instant après, il reparut en disant : Encore rien! Prions, prions! Puis il reprit : Maintenant à ton tour à me guider.

Et, sans plus rien ajouter, ils se mirent en route.

Le temps était toujours allé en se rembrunissant davantage et présageait désormais un orage certain, imminent. De fréquents éclairs, fendant l'obscurité portée à son comble, éclairaient d'une lueur instantanée les longs toits et les arcades des portiques, la coupole du temple et les humbles faîtes des baraques; le tonnerre, éclatant avec fracas et à l'improviste, courait en roulements prolongés de l'une à l'autre région du ciel. Le jeune homme marchait en avant, attentif à la route, le cœur rempli d'une anxieuse attente, ralentissant à regret le pas pour le mesurer aux forces de celui qui suivait : celui-ci, brisé de fatigue, accablé par le mal, oppressé par la chaleur asphyxiante, cheminait péniblement en levant de temps en temps vers le ciel son visage émacié, comme pour chercher à respirer plus librement.

Renzo, dès qu'il fut arrivé en vue de la cabane, s'arrêta, se retourna et dit d'une voix tremblante : Elle est là.

Ils entrent..... Les voilà! s'écrie la femme au grabat. Lucia se retourne, se lève précipitamment et va au-devant du viellard en s'écriant : « Oh! qui vois-je! Oh! père Cristoforo!

— Eh bien Lucia! De combien d'angoisses le Seigneur vous a délivrée! vous devez être bien heureuse d'avoir toujours espéré en lui.

— Oh! oui. Mais vous, mon père? Pauvre moi, comme vous êtes changé! Comment allez-vous? dites, comment allez-vous?

— Comme Dieu veut et comme, par sa grâce, je le veux aussi, répondit le moine avec une expression de douce sérénité. Et, l'ayant tirée à l'écart, il ajouta : Ecoutez : je ne puis rester ici que peu d'instants. Etes-vous disposée à vous confier à moi comme par le passé?

— Oh! n'êtes-vous pas toujours mon bon père?

— Eh! bien donc, ma fille, quel est ce vœu dont Renzo m'a parlé?

— C'est un vœu que j'ai fait à la Vierge de ne pas me marier.

— Mais avez-vous alors réfléchi que vous étiez déjà liée par une promesse?

— Comme il s'agissait du Seigneur et de la Sainte Vierge... je n'y ai pas réfléchi.

— Le Seigneur, ma chère enfant, agrée les sacrifices, les offrandes quand nous les faisons du nôtre. C'est le cœur qu'il veut, c'est la volonté; mais vous ne pouviez pas lui offrir la volonté d'un autre envers qui vous vous étiez déjà obligée.

— J'ai mal fait?

— Non, pauvre enfant; ne pensez pas cela. Je crois même que la Sainte Vierge aura agréé l'intention de votre cœur affligé et l'aura offerte à Dieu pour vous. Mais, dites-moi : vous ne vous êtes jamais consultée avec personne au sujet de ce vœu?

— Je ne pensais pas que ce fût mal à devoir m'en confes-

ser ; et le peu de bien que l'on peut faire, on sait qu'il ne faut pas le raconter.

— Vous n'avez aucun autre motif qui vous empêche de remplir la promesse que vous avez faite à Renzo?

— Quant à cela... pour moi... quel autre motif?... Je ne pourrais dire... rien autre, répondit Lucia avec une hésitation qui dénotait tout autre chose qu'une incertitude de la pensée ; et son visage, encore décoloré par la maladie, s'empourpra tout à coup de la plus vive rougeur.

— Croyez-vous, reprit le vieillard en baissant les yeux, que Dieu ait donné à son Eglise l'autorité de remettre et de retenir, selon qu'il en doit résulter un plus grand bien, les dettes et les obligations que les hommes peuvent avoir contractées envers lui?

— Oui je le crois.

— Eh bien! Sachez que, commis au soin des âmes en ce lieu, nous sommes, pour tous ceux qui recourent à nous, munis des plus amples pouvoirs de l'Eglise; et que, par conséquent, je puis, si vous le demandez, vous délier de toute obligation, quelle qu'elle soit, que vous pouvez avoir contractée par ce vœu.

— Mais n'est-ce pas un péché que de se dédire, de se repentir d'une promesse faite à la Vierge? En ce moment-là, je l'ai vraiment faite du fond du cœur... dit Lucia, violemment agitée par l'assaut si inattendu d'une semblable, il faut pourtant bien le dire, espérance, et par l'invasion contraire d'une terreur que fortifiaient toutes les pensées qui étaient depuis si longtemps la principale occupation de son âme.

— Péché, mon enfant? dit le père : péché de recourir à l'Eglise, et de demander à son ministre qu'il use de l'autorité qu'il a reçue d'elle et qu'elle a reçue de Dieu? J'ai été témoin de la manière dont vous avez été amenés à vous unir; et, certes, si jamais il m'a pu sembler que deux créatures fussent appelées par Dieu à s'unir, c'était, c'est bien vous deux. Je ne vois pas maintenant pourquoi Dieu pourrait vouloir vous tenir séparés; et je le bénis de m'avoir donné, indigne comme je le suis, le pouvoir de parler en son nom, et de vous rendre votre parole ; et, si vous me demandez

que je vous déclare relevée de votre vœu, je n'hésiterai pas à le faire; et je désire même que vous le demandiez.

— Alors!... alors!... je le demande, » dit Lucia avec un visage qui n'était plus troublé que par la pudeur.

Le moine appela par un signe le jeune homme, qui se tenait à l'écart dans le coin le plus éloigné en regardant fixement (ne pouvant pas faire mieux) ce dialogue auquel il était si directement, si personnellement intéressé; et, dès qu'il se fût approché, à haute et intelligible voix, le bon père dit à Lucia : « Usant de l'autorité que je tiens de l'Eglise, je vous déclare relevée du vœu de virginité, annulant ce qu'il pouvait y avoir d'inconsidéré, et vous libérant de toute obligation que, par là, vous pouviez avoir contractée. »

Que le lecteur s'imagine comment de telles paroles résonnèrent aux oreilles de Renzo. Il remercia vivement du regard celui qui les avait proférées ; puis aussitôt ses yeux cherchèrent, mais en vain, ceux de Lucia.

« Retournez en toute sûreté et avec pleine confiance à vos pensées d'autrefois, continua à lui dire le capucin : demandez de nouveau au Seigneur les grâces que vous lui demandiez pour être une sainte épouse ; et soyez persuadée qu'il vous les accordera plus abondantes après tant de tribulations. Et toi, dit-il en se tournant vers Renzo, souviens-toi, mon fils, que, si l'Eglise te rend cette compagne, elle ne le fait pas pour te procurer une joie temporelle et mondaine, qui, dût-elle même être entière et sans mélange d'aucune peine, aurait toujours à finir en une grande douleur au moment de vous séparer; mais qu'elle le fait pour vous acheminer tous deux sur le sentier de cette joie qui n'aura pas de fin. Aimez-vous comme des compagnons de voyage, avec cette pensée que vous aurez à vous quitter ici-bas, et avec l'espérance de vous retrouver là-haut pour toujours. Rendez grâces au ciel qui vous a conduits à cet état, non à travers les joies turbulentes et passagères, mais à travers les tribulations et les misères, pour vous disposer à un bonheur recueilli et tranquille. Si Dieu vous accorde des enfants, visez surtout à les élever pour lui, à leur inspirer des sentiments d'amour pour lui et pour tous les hommes ; et alors vous serez sûrs de les bien guider dans tout le reste. Lucia! vous a-t-il dit, et il désignait Renzo, qui il a vu ici?

— Oh ! mon père, il me l'a dit.

— Vous prierez pour lui ! Ne vous en lassez pas. Et vous prierez aussi pour moi !... Mes enfants ! Je veux que vous ayez un souvenir du pauvre moine. » Et ici il tira de son ca bas une petite boîte d'un bois grossier, mais tournée, polie et d'un fini digne de la patience d'un capucin ; et il poursuivit : « Là-dedans est le reste de ce pain... le premier que j'ai demandé par charité ; ce pain dont vous avez entendu parler ! Je vous le laisse : conservez-le; montrez-le à vos enfants! Ils viendront dans un triste monde, dans un siècle douloureux, au milieu des arrogants et des provocateurs : dites-leur qu'ils pardonnent toujours, toujours ! tout, tout ! et qu'ils prient pour le pauvre moine. »

Et il remit la boite à Lucia qui la prit avec respect, comme elle aurait fait d'une relique; puis, d'une voix moins émue, il reprit : « Maintenant, dites-moi ; quel appui avez-vous ici, à Milan ? Où pensez-vous pouvoir vous abriter en sortant d'ici ? Et qui vous conduira auprès de votre mère que Dieu veuille avoir conservée en santé ?

— Cette bonne dame me sert, pour le moment, de mère : nous sortirons d'ici ensemble ; et ensuite elle pourvoira à tout.

— Que Dieu la bénisse ! dit le moine en s'approchant du grabat.

— Je vous rends grâces aussi, dit la veuve, du bonheur que vous avez donné à ces pauvres créatures, bien que j'eusse compté garder toujours auprès de moi cette bonne et chère Lucia. Mais je la garderai, en attendant ; je l'accompagnerai moi-même à son pays, je la remettrai aux mains de sa mère ; et, ajouta-t-elle à voix basse, je veux lui faire moi-même son trousseau. J'en ai bien trop, des hardes; car, de ceux qui devaient en jouir avec moi, je n'ai plus personne !

— De cette manière, répondit le moine, vous pouvez faire un grand sacrifice au Seigneur et faire en même temps du bien à votre prochain. Je ne vous recommande pas cette jeune fille, car je vois déjà toute la bienveillance que vous avez pour elle. Il n'y a plus qu'à louer Dieu qui sait se montrer père miséricordieux, même lorsque sévissent ses fléaux, et qui, en vous faisant trouver ensemble, vous a

donné un signe évident d'amour à l'une et à l'autre. Or sus, reprit-il ensuite en se tournant vers Renzo et en le prenant par la main. Nous deux, nous n'avons plus rien à faire ici; nous n'y sommes même restés que trop longtemps. Allons.

— Oh ! mon père ! dit Lucia : Vous verrai-je encore ? Je suis guérie, moi, qui ne fais aucun bien dans ce monde; mais vous !...

— Il y a déjà longtemps, répondit le vieillard d'un ton grave et plein de douceur, que je demande au Seigneur une bien grande grâce, celle de finir mes jours au service du prochain. S'il veut maintenant me l'accorder, j'ai besoin que tous ceux qui ont de la charité pour moi m'aident à l'en remercier. Allons; donnez à Renzo vos commissions pour votre mère.

— Racontez-lui tout ce que vous avez vu, dit Lucia à son fiancé : Que j'ai trouvé ici une seconde mère ; que j'irai auprès d'elle le plus tôt que je pourrai, et que j'espère... j'espère la trouver bien portante.

— Si vous avez besoin d'argent, dit Renzo, j'ai ici, sur moi, tout celui que vous m'avez envoyé et...

— Non, non, interrompit la veuve : J'en ai moi-même bien plus qu'il ne m'en faut.

— Allons, répéta le moine.

— Au revoir, Lucia !... et vous aussi donc, la bonne dame, dit Renzo, ne trouvant pas de mots pour exprimer ce qu'il éprouvait en un tel moment.

— Qui sait si le Seigneur ne nous fera pas la grâce que nous puissions nous revoir tous encore une fois ! s'exclama Lucia.

— Qu'il soit toujours avec vous et qu'il vous bénisse ! » dit aux deux compagnes le père Cristoforo ; et il sortit de la cabane avec Renzo.

Le soir n'était pas très-éloigné, et la crise du temps semblait de plus en plus imminente. Le capucin offrit de nouveau au jeune homme sans gîte de l'abriter pour cette nuit dans sa pauvre demeure. Je ne pourrai pas te tenir compagnie, ajouta-t-il; mais tu auras au moins où te mettre à couvert.

Renzo, toutefois, se sentait possédé d'une envie irrésisti-

ble d'aller, et ne se souciait pas de rester davantage dans un lieu semblable, du moment qu'il ne lui aurait pas été permis d'y revoir Lucia, et qu'il n'aurait même pas pu rester un peu avec le bon père. Quant à l'heure et au temps, on peut dire que la nuit et le jour, le soleil et la pluie, la brise et l'ouragan étaient tout un pour lui en ce moment. Il remercia donc le bon moine en disant qu'il voulait se mettre le plus tôt possible en quête d'Agnese.

Lorsqu'ils furent dans la grande allée, le moine lui serra la main et lui dit : « Si tu la trouves, ce que Dieu veuille! cette bonne Agnese, salue-la aussi en mon nom; et, tant à elle qu'à tous ceux qui sont encore survivants et se souviennent du père Cristoforo, dis-leur de prier pour lui. Que Dieu t'accompagne et te bénisse à jamais!

— Oh! cher père!... nous reverrons-nous? nous reverrons-nous?

— Là-haut, j'espère. » Et, ce disant, il se sépara de Renzo qui, après être resté à le regarder jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue, tira ensuite en toute hâte vers la porte, en jetant à droite et à gauche un dernier regard de compassion sur ce lieu de douleur. Il y avait en ce moment un remue-ménage extraordinaire : c'étaient des chars que l'on traînait d'un côté, des monatti qui couraient de l'autre, des servants qui assujetissaient les tentes et les rideaux des baraques, des malades qui, en chancelant et comme à tâtons, allaient se réfugier dans celles-ci ou sous les portiques pour se mettre à l'abri de l'orage imminent (1).

(1) L'entassement de tous ces malheureux dans le lazaret et leur mauvaise installation qui les avait, pendant de longs mois, laissés exposés à l'ardeur brûlante d'un soleil impitoyable et continu, avaient déjà, de complicité avec la peste, contribué à rendre encore plus considérable le nombre des victimes. Maintenant, à l'occasion de cet orage, qui, à la vérité, prit des proportions effrayantes, l'imprévoyance de cette même installation fut cause, raconte Tadini (pag. 117), que plus de deux mille malades périrent noyés.

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XXXVII

A peine, en effet, Renzo avait-il franchi le seuil du lazaret et repris son chemin (à droite, pour retrouver le sentier par lequel il avait, le matin, débouché sous les remparts) qu'il commença à tomber comme une grêle de grosses et larges gouttes clair-semées qui, en frappant et en rejaillissant sur la route blanche et aride, soulevaient un nuage de fine poussière. Bientôt les gouttes, devenant plus drues, plus serrées, prirent le caractère d'une véritable pluie; et, avant qu'il fût parvenu au sentier, elle tombait à torrents. Lui, bien loin de s'en émouvoir, en était tout joyeux, se délectait à ce rafraîchissement, à ce clapotage, à ce bruissement des herbes et des feuilles agitées, ruisselantes, reverdies, reluisantes; il poussait de certains gros soupirs, larges, profonds, à pleine poitrine; et, dans cette détente de la nature, il sentait en quelque sorte plus librement et plus vivement celle qui s'était opérée dans sa destinée.

Mais combien ce sentiment eût-il été plus pur et plus entier s'il avait pu deviner ce qui se vit peu de jours après, à savoir, que cette pluie emportait, lavait, pour ainsi dire, à grande eau les miasmes pestilentiels; qu'à dater de ce jour, si le lazaret ne pouvait pas rendre aux vivants tous les vivants qu'il contenait, tout au moins il n'en engouffra plus d'autres; qu'au bout d'une semaine, on verrait les portes et les boutiques se rouvrir, qu'on ne parlerait presque